



Jean
TEULÉ

**CRÉNOM,
BAUDELAIRE!**

MIALET



BARRAULT

Si l'œuvre éblouit, l'homme était détestable. Charles Baudelaire ne respectait rien, ne supportait aucune obligation envers qui que ce soit, déversait sur tous ceux qui l'approchaient les pires insanités. Drogué jusqu'à la moelle, dandy halluciné, il n'eut jamais d'autre ambition que de saisir cette beauté qui lui ravageait la tête et de la transmettre grâce à la poésie. Dans ses vers qu'il travaillait sans relâche, il a voulu réunir dans une même musique l'ignoble et le sublime. Il a écrit cent poèmes qu'il a jetés à la face de l'humanité. Cent *fleurs du mal* qui ont changé le destin de la poésie française.



Jean Teulé aime à se glisser dans l'ombre des poètes
(Rimbaud, Verlaine, Villon et maintenant Baudelaire)
que le temps et la postérité ont figés
dans la pierre des mémoires collectives.
Il leur prête sa sensibilité, son rire, sa gourmandise,
sa sensualité, ses abîmes. Et soudain, la vie.

Crénom, Baudelaire !

ROMANS DU MÊME AUTEUR

Rainbow pour Rimbaud
L'œil de Pâques
Balade pour un père oublié
Darling
Bord cadre
Longues peines
Les lois de la gravité
Ô Verlaine
Je, François Villon
Le magasin des suicides
Le Montespain
Mangez-le si vous voulez
Charly 9
Fleur de tonnerre
Héloïse, ouille !
Entrez dans la danse
Gare à Lou !

Jean Teulé

Crénom, Baudelaire !

roman

Mialet-Barrault Éditeurs

© Mialet-Barrault Éditeurs, 2020.
ISBN : 978-2-0802-0884-2

Dans cet extrait, Charles Baudelaire a vingt ans et vogue vers les Indes où son beau-père, fatigué par ses frasques, a décidé de l'envoyer passer quelques mois...

Mais Charles ne se calme pas du tout. Il reprend ses insolences et déclenche partout sur le bateau un vacarme de scélérat qui fait des frasques. En son éternel haut-de-forme, il a percé dans le rebord un trou par lequel il a coulissé un long fil venant entourer son cou tel un collier. À même le pont, quand le vent le décoiffe de l'imposant tuyau rigide en feutre noir, l'air, s'engouffrant à l'intérieur, pousse la calotte cylindrique et le chapeau barré demeure vibrant et agité au bout du fil tendu à un mètre cinquante du crâne de Baudelaire. On dirait un cerf-volant que le jeune passager contemple en tournoyant sur lui-même jusqu'à s'en étourdir, presque s'évanouir, sous le regard au loin des commerçants qui le trouvent tellement baroque. D'autres fois, c'est pire. Après avoir réclamé au capitaine Saliz, qui les a mis en dépôt, les mille francs offerts par Jacques Aupick pour les dépenses personnelles de Charles, celui-ci,

au gaillard d'arrière, lance la presque totalité de ses billets de banque au vent. Il les admire, les envie, fuyant au loin comme des papillons virevoltants. Les négociants, près de marins hilares accourus, l'observent encore en soupirant :

— Putain de poète !...

Ils se disent que Baudelaire est absolument cinglé, qu'il faudrait en faire ils ne savent pas encore trop quoi. Les jours suivants, le *Paquebot-des-Mers-du-Sud* escalade parfois des dos de flots très hauts – la tempête a des convulsions comme Charles – puis l'océan devient calme et plat – grand miroir du désespoir de Baudelaire se penchant périlleusement au-delà du bastingage, à l'aplomb de l'abîme liquide où il se laisse gagner par l'ivresse des profondeurs en regrettant son inadaptation aux autres : « Ne serais-je pas un faux accord dans la divine symphonie ? » mais ça ne dure pas très longtemps. Bientôt, il retourne vers la dunette casser les couilles à tout le monde.

— Qu'est-ce que tu as encore, petit ?

— Quand donc cesserai-je de dormir d'un sommeil secoué par les vagues, troublé par un vent qui ronfle plus haut que vous tous ? Quand pourrais-je manger de la viande qui ne soit pas salée comme l'élément infâme qui nous porte ? Quand pourrais-je digérer dans un fauteuil immobile ? Répondez-moi, vous aux mœurs de pucerons et sans doute amours de cloportes !

Puis il leur crache des jurons de fille des rues (il y a des fois où l'on comprend que son beau-père ait

décidé de s'en débarrasser jusqu'à sa majorité !) avant que de fuir la dunette en courant et pleurant. Accroupi contre un mât du pont, front enfoui entre ses genoux qu'entourent ses deux bras, il sanglote, pleinement artiste :

— Seigneur, mon Dieu si vous existez, accordez-moi la grâce de produire quelques vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise. Je veux croire que j'accoucherai un de ces quatre matins d'un beau poème. Je prétends que je finirai par tourner la broche quelque part.

Alors que le corps transpirant de Charles glisse encore plus au sud dans la moiteur des côtes d'Afrique, en relevant ses yeux baignés de larmes, il voit voler un oiseau et entend Pierre Saliz venir lui annoncer :

— Vous vouliez une distraction ? Vous allez en vivre une qui devrait vous divertir...

Des matelots réjouis quittent les ombres du pont où ils prenaient un peu de fraîcheur pour lancer à la mer un long fil de pêche dont une extrémité est nouée à une planchette flottante surmontée d'un morceau de lard que traverse une pointe triangulaire en métal. L'appât se trouve dorénavant à une dizaine de mètres dans le sillage du navire. L'oiseau entraperçu plonge dessus et s'y trouve crocheté profondément à l'intérieur du bec. Les marins, se gaussant, tirent à plusieurs le fil de pêche vers eux pendant que le volatile attrapé se débat. Ce n'est pas sans difficulté qu'ils parviennent à le hisser à bord. Déposé sur le pont, ils l'en débarrassent de l'hameçon incrusté aux

cartilages de sa gorge pour le laisser en liberté mais la bestiole s'avère incapable de s'envoler. Ses trop courtes pattes l'empêchent de prendre l'élan nécessaire pour repartir en l'air et ses ailes déployées ne peuvent monter suffisamment haut afin qu'il prenne son essor.

Pierre Saliz renseigne Charles :

— Cette variété d'emplumés qui dort aussi dans le ciel, y copule, ne suspend presque jamais son vol sauf pour nicher au ras de falaises d'îles isolées d'où il se laisse basculer ensuite pour reglisser dans les courants aériens.

Le volatile se trouve donc là, comme un con, collé au bateau dont il ne peut s'échapper. Un cuisinier armé d'une lame tranchante vient lui promettre :

— D'un coup de serpe je te trancherai la tête et ferai de toi un pâté pour fêter le passage de l'équateur.

Les commerçants pivotent leur regard vers Baudelaire qui assiste, effaré, à cette scène où les marins se moquent du piégé désarçonné et impuisant, lui lançant des coups de pied lors d'une rigolade générale. Charles tente de fixer en lui-même la parfaite image de ce qu'il voit, d'atteindre une sorte d'idéal, d'en saisir le beau et le poignant qui le bouleverse. Il s'identifie. Alors que le cuistot lève haut sa lame luisante, le jeune passager, qui n'a d'autre vocation possible que celle de poète, demande au capitaine :

— Comment nomme-t-on cet oiseau ?

L'Albatros

*Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.*

*À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.*

*Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !*

*Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.*